

# LA GAZETTE DE LA LUCARNE

La Lucarne des Écrivains

115 rue de l'Ourcq, Paris XIX<sup>e</sup>

tél./fax 01 40 05 91 51

courriel : lalucarne@alicepro.fr

site : <http://lucarnedesecrivains.free.fr>

Voici venir l'hiver,  
tueur de pauvres gens.

Jean RICHEPIN



15 décembre 2009 – 2<sup>e</sup> année – N° 21  
Sainte-Ninon

À la Sainte-Ninon, ne lui dis ni oui ni non

1,50 €

## Silence dans les rangs

par Jean Gabriel NORDMANN

**O**N AIMERAIT ne pas mélanger création littéraire et politique (basse), mais le politique nous tombe dessus, nous mange sur le dos, nous menace.

Revenons à l'affaire Éric Raoult : un député de la majorité se permet de rappeler à l'ordre le dernier prix Goncourt, Marie Ndiaye, pour lui tenir à peu près ce langage : On vous a donné un prix prestigieux, ne recommencez pas à donner des interviews assassines comme dernièrement dans les *Inrockuptibles*, désormais vous êtes la vitrine de la France.

Et d'inventer, le brave petit député d'une majorité arrogante et sûre d'elle, un nouveau concept pour les écrivains primés, le DEVOIR DE RÉSERVE !

Il est vrai que Marie Ndiaye, bien que tout à fait française, est métisse, qu'elle est une femme, qu'elle habite Berlin avec sa famille pour échapper aux parfums nauséabonds de la politique de Sarkozy en matière d'immigration, d'identité nationale, et qu'elle a osé le dire, la bougresse.

Ce Raoult qui n'a eu aucun prix et sera vite oublié, aurait-il osé donner la leçon à un homme, à un bien blanc,

j'en doute. Aurait-il osé dire à Le Clezio : « Attention maintenant, avec un Nobel il faut s'écraiser, on vous regarde ! » Aurait-il osé en d'autres temps, ce petit monsieur ? J'en doute.

Il reste qu'il a osé, et que notre nouveau ministre de la Culture, qui de fringant est devenu flippé (pour une autre histoire), les a renvoyés dos à dos, ce sont chamailleries qui ne le concernent pas... Oh, le lâche !

Ah, la belle époque où on se permet menaces et intimidations contre la liberté de parole de l'écrivain, avec ce bel argument qu'on peut décliner à l'infini : On t'a donné un cadeau, maintenant ferme ta gueule. On t'a donné du boulot, gare à ne rien revendiquer. On t'a donné la nationalité française, jure que tu aimes la France et son prince-président. On t'a donné la vie, mon fils, obéis et tais-toi !

J'en ai bêtement envie de redevenir gauchiste, incorrect et grossier.

À propos, Monsieur Raoult, je vous vois bien courir dans les rangs avec votre règle d'instituteur vichyssois en hurlant et frappant « Silence dans les rangs. » Pauvre petit bonhomme. Pourquoi ne pas affréter un charter

### à lire dans ce numéro

page 2

Jean-Pierre Hilaire, *Cauchemar*

page 3

Bernard Gasco, *Métro Pigalle*

Yves Reynaud, *Alerte*

page 4

Bruno Testa, *L'ami dans le tiroir*

Jacques Charpentreau, *La différence*

page 5

Isabelle Buisson, *Poètes vos papiers*

Sylvie Héroult, *Le temps qu'il me faut*

pages 6 et 7

J.-P. Mesnard, *Vive le Général de Gaulle*

page 8

Claude Duneton, *Un « bosquet » de bois vert*

Alicia Lewis, *Aldebourg*

page 9

Paul Desalmand, *Création et fabrication*

Chantal Le Bobinnec, *Sacré Père Noël !*

pages 10 et 11

À TRAVERS LA LUCARNE, Alain Robinet

M. Albert Levin, *La dame de l'argonaute*

Armél Louis, *Les soirées littéraires*

page 12

Pierre Merle, *La famille Nanar au pays des cataclysmes*

pour ramener de Berlin l'insolente, ça changerait des expulsions, un nouveau concept, le rapatriement... !

Je ne peux m'empêcher de citer le réconfortant et inépuisable Pessoa :

« Les uns gouvernent le monde, les autres sont le monde », *Le Livre de l'intranquillité*.

## Gare de Dakar 26 décembre 1972

UNE FOULE bigarrée déborde des quais de la gare et envahit les voies. Les femmes en boubou aux couleurs pétantes, un baluchon sur la tête et le bébé arrimé dans le dos, les hommes dignes, des valises hors d'âge et de grands sacs pleins à craquer dans chaque main. Les wagons de seconde sont déjà à moitié pleins. Le chant des coqs en cage et le bêlement des chèvres témoignent de la cohabitation naturelle entre animaux et humains. Dans ce décor si typique d'une gare en Afrique, le seul élément discordant est la présence des toubabs en shorts et chemises à manches courtes, le chapeau de paille vissé sur le crâne. Fuyant ce capharnaüm, ils se dirigent d'un pas pressé vers les wagons de première en tête du train à destination de Bamako, au Mali. Un couple de jeunes coopérants s'installe dans le compartiment au confort tout relatif et à la propreté douteuse. Elle est brune et plutôt jolie avec ses pommettes saillantes et ses yeux en amande. Pour faire comme les Sénégalaises, elle porte un boubou d'un beau vert qui cache ses formes. Lui a les cheveux qui lui arrivent aux épaules. Son T-shirt noir est décoré d'un portrait de Malcom X aussi agressif que possible, et son pantalon est blanc comme neige. Des lunettes noires masquent son regard. Appelons-les Nicole et Georges. Sans doute espéraient-ils plus de confort. Georges passe le doigt sur le rebord de la fenêtre et ne peut que constater l'épaisseur de la couche de poussière. Les rideaux sont mités et décolorés. Après force coups de sifflet, le train s'ébroue difficilement en amorçant un périple de trente heures. Par la fenêtre défilent les bidonvilles misérables de la périphérie de Dakar, des masures de tôle ondulée entourées de tas d'immondices. Puis le paysage change, laissant la place à une brousse aride d'épineux avec, de temps en temps, des baobabs. Nicole lit *L'Interprétation des rêves*

et George rêve éveillé de la falaise de Bandiagara au Pays Dogon. Au bout de quelques heures, le train franchit la frontière avec le Mali et s'arrête à Kayes, localité bien mal nommée puisque c'est un des points les plus chauds d'Afrique. Sur le quai, les marchands ambulants proposent aux voyageurs fruits, beignets et boissons. Tout a l'air misérable à côté du Sénégal. Le café au lait est servi dans une boîte rouillée de lait Gloria. Il fait une chaleur torride dans le wagon évidemment dépourvu de climatisation.



Au bout d'un temps qui paraît interminable à Georges, le convoi s'ébranle en direction de Bamako. Georges va fumer une cigarette dans le couloir. Il entend parler anglais à l'avant du wagon. C'est alors qu'un jeune blanc l'aborde en anglais, justement, et lui demande s'il sait que la femme qu'on aperçoit à quelques mètres est la célèbre féministe américaine Betty Friedan. Georges est tout émoustillé, lui qui se targue d'être féministe et a justement lu son livre, *The Feminine Mystique*. Mais il est bien trop timide pour oser l'aborder. Le monde est petit, et le surprendra encore, à coup sûr.

### Bamako

Après une nuit passée dans le plus grand inconfort et sans guère de sommeil, le train pénètre dans les faubourgs de Bamako. Nicole est de méchante humeur et envoie promener Georges qui veut lui faire partager son émerveillement devant cette

## Cauchemar

par Jean-Pierre HILAIRE

symphonie de sons et de couleurs. À la gare routière, des autobus surchargés et antédiluviens ainsi que des 404 attendent qu'il y ait suffisamment de voyageurs pour prendre la route. Georges et Nicole trouvent un taxi pour Mopti, à la boucle du Niger. Ils se casent tant bien que mal à l'arrière, pris en sandwich entre deux imposantes Maliennes qui les toisent avec une curiosité bienveillante. « Toubab, tu vas à Mopti ? » Georges lui explique qu'en fait Mopti n'est pas leur destination. Il aurait bien aimé pousser jusqu'à Tombouctou, mais ils n'ont pas le temps avec les vacances scolaires, et, de toutes façons, il n'y a pas de bateau en cette saison. Plein comme un œuf, le taxi-brousse démarre en trombe sur la piste truffée de nids de poule.

### Mopti

Au bout d'un voyage rendu particulièrement inconfortable par les cahots de la piste, on aperçoit au loin les maisons en banco à un ou deux étages, si caractéristiques de Mopti. Le taxi s'arrête à deux pas de la mosquée de Djenné. Elle donne un avant-goût de l'étrange beauté de Tombouctou, ville interdite aux chrétiens jusqu'à ce que René Caillié y entre par ruse en 1828.

Georges et Nicole se dirigent vers l'office du tourisme en quête de renseignements sur la manière d'aller au Pays Dogon. À l'entrée, un homme au costume d'un blanc immaculé si typique des vieux coloniaux les aborde soudain.

– Qu'est-ce que tu fous là, George ? Je rêve.

George, incrédule, examine ces traits qui lui sont vaguement familiers.

– Jean, toi ici ?

Jean n'est autre que son condisciple de la fac de Toulouse.

– Ben oui, je suis installé ici. J'ai un magasin de souvenirs. Si vous voulez aller à Bandiagara, je vous y emmène

en voiture, sinon vous serez obligés de louer un taxi.

– On veut pas te déranger. Au fait, Nicole, je te présente Jean, mon meilleur copain de fac. Cinq ans qu'on s'était pas vus. Le hasard fait bien les choses. Nous, on habite Saint-Louis du Sénégal et on travaille comme instituteurs itinérants pour la Mission d'aide et de coopération. Dis-moi, Jean, toujours célibataire ?

– Toujours. Tu sais comme je suis difficile, et j'ai pris des mauvaises habitudes.

Nicole a perdu sa mine renfrognée. Elle est tout sourire pour une fois. Elle doute que Jean passe toutes les nuits tout seul.

– Allez, les amis, venez chez moi. On va manger un morceau et on verra quand vous voulez aller à Bandiagara. Vous devez être fatigués depuis que vous êtes partis de Dakar. Le train en Afrique, c'est folklo.

(À suivre.)

Dans le temps des semailles,  
apprends,  
dans le temps des moissons,  
enseigne,  
en hiver, jouis.

William BLAKE

## Métro Pigalle

La ronde mappemonde  
De tes fesses ballon

À peine d'un lacet  
S'étranglant sur la taille

Tout là-haut tes deux seins  
Invectivant le ciel

Le métal de tes reins  
Et ta gorge de marbre

Sous ton regard de lait  
Tes lèvres de groseille

L'espace d'un éclair  
Tu entraînais je sortais

Bernard GASCO

## Alerte

par Yves REYNAUD

JE VOUS PRIE de m'écouter attentivement.

J'ai très peu de temps, je suis talonné par de soi-disant infirmiers.

Voilà mon message. Il concerne le destin de la planète tout entière.

Faites-le passer au plus de gens que vous pourrez.

Écoutez bien. J'étais auditeur libre au ministère des Affaires étrangères.

En étudiant des documents confidentiels sur la crise actuelle, j'ai découvert par accident le projet des maîtres du monde pour le XXI<sup>e</sup> siècle.

Ils ont tenu il y a deux ans une conférence secrète à Chicago.

J'ai des preuves. Ils le savent. Ça serait trop long à vous expliquer, mais c'est pour ça qu'ils sont à ma poursuite.

Bref ! Voilà le résultat de la conférence de Chicago : ramener en un siècle la population de la terre à un milliard d'habitants !

Pour que la terre redevienne vivable durablement, ils ont décidé qu'en 2115 il n'y aurait plus sur la planète qu'une centaine de millions de descendants des classes dirigeantes actuelles et de leurs familles. Et neuf cents millions de descendants des classes moyennes et pauvres pour leur servir de domestiques et de travailleurs à tous les niveaux.

Tous les autres devront entre-temps disparaître.

Pas dans des chambres à gaz, comme du temps des nazis.

Ils ne sont pas si naïfs.

Hitler n'était qu'un boucher schizophrène et primitif.

Non, ce sera plus subtil !

Écologique...

Des maladies nouvelles pour lesquelles seuls certains privilégiés disposeront du traitement, le réchauffement climatique, la montée des eaux et la désertification, les guerres, la faim, la stérilisation des femmes à leur insu, la légalisation du suicide assisté...

Une sorte de sélection naturelle obligatoire à laquelle eux seuls échapperont, protégés dans des enclaves entourées de solides défenses et de hauts murs.

Voilà ce qui se dissimule derrière cette soi-disant crise financière : elle vise en réalité à provoquer systématiquement la paupérisation des classes moyennes du monde entier. On les affaiblit pour les renvoyer vers la précarité des classes pauvres afin de pouvoir les décimer comme on décime déjà les miséreux.

La crise, en réalité, c'est le programme de réduction progressive de la population de la planète qui commence à être mis en œuvre.

Faites passer le message.

Je les entends qui arrivent.

Adieu.



dessins de  
Jean-Jacques  
GRAND

C'EST EN FOUILLANT dans le tiroir de mon bureau que je les ai retrouvées. Trois photos identiques, avec le même air triste, les mêmes yeux d'enfant fatigué qui interrogent l'avenir. Ces portraits, collés l'un à l'autre, datent de cinq ans maintenant. Je me souviens très bien d'avoir été les chercher pour lui dans le studio qu'il occupait impasse Lepic. Il les voulait pour remplir un dossier d'invalidité. Je n'ai pas eu le temps de lui donner les photos. Il est mort avant, dans la maison de convalescence, à trente kilomètres de Paris.

Depuis, elles sont là, dans mon tiroir, ensevelies sous un flot de paperasse. Un peu comme un petit sarcophage recouvert par la neige. Les jeter me paraît sacrilège. Surtout qu'il ne reste rien de lui. Pas même un corps qui pourrit quelque part. Dans son studio, où j'entrerais pour la première et dernière fois, il n'y avait que des vêtements suspendus et des cartons remplis de livres, de disques, comme s'il n'avait jamais pris le temps en quinze ans d'emménager. Tout cela a dû finir à la poubelle.

À l'époque où ces photos ont été prises, il était déjà maigre, très maigre, mais il ne savait pas encore qu'il avait un cancer de l'œsophage. Qu'il allait se décharner encore plus. Perdre entièrement son vêtement de chair. Je me souviens très bien quand il m'a annoncé la nouvelle au bar des Deux Moulins. Sur le mode de « ça y est, moi aussi j'ai mon cancer ». Il était un peu étonné. Il faut dire qu'il allait se faire examiner pour un problème de jambe, et voilà qu'on lui dégottait un truc dans l'œsophage. Mais il ne le prenait finalement pas trop mal. Il lui arrivait enfin quelque chose dans sa vie. Après toutes ces années à se demander s'il existait encore, cette maladie soudaine meublait ses journées, lui donnait un emploi du temps, de la pesanteur.

Il a commencé une chimiothérapie pour faire diminuer la tumeur avant l'opération. Il se disait en forme. C'est

vrai qu'il avait l'air en forme, à cause de l'alimentation liquide qu'on lui avait prescrite. Des boîtes aux noms surréalistes presque : bœuf carotte, pot-au-feu. Un traitement qui lui donnait un air de vacancier, de plaisancier, enfin un air de quelqu'un qui a de l'argent et n'en a rien à foutre. Ce qui précisément n'était pas le cas. D'un autre côté, comme il disait lui-même en riant, peut-être que ce cancer précis était adapté à sa situation. Un cancer où l'on ne peut rien avaler, un vrai cancer de érémitisme !

Il avait mis son espoir dans l'opération. Mais ça n'a pas marché. Il avait beau se peser et se repeser, garder des vêtements sur lui, la balance n'enregistrait que sa disparition progressive. Il s'efforçait pourtant de manger. Par bouchées minuscules. Deux heures pour finir un petit morceau de viande. Mais la chair ne voulait pas reprendre, se greffer à nouveau sur les os. Les trois derniers mois, il n'était plus qu'un nœud de souffrance. La maladie bien sûr, mais aussi les années perdues, emmêlées, coincées dans son studio, dans une impasse. Il avait du mal à se mouvoir. Il ne riait plus de son rire qui hennit, qui remuait les ombres, un rire de carnaval qui avait exploré toutes les formes du désespoir humain. Mais ses yeux phosphoraient au milieu de la cage des os. Si son corps avait anticipé sa mort, il restait une lumière, fragile mais intense, comme si l'âme voulait encore combattre la déficience de la chair, croire à nouveau.

Je me souviens de la cérémonie plus tard au Père Lachaise, de l'assistance dépareillée : membres de la famille, gens de passage, amitiés de comptoir qui n'avaient rien à se dire. Du départ du cercueil sur les rails, en route

lentement vers le four. Puis, plus tard, la fumée noire dans le bleu du ciel. Soudain, il n'y avait plus ce nœud de souffrance qui cristallisait le temps dans une impasse, dans une chambre. Une vie de bric et de broc, de mariages ratés, d'amitiés brisées, et pour finir de solitude. Tout se dénouait, s'effaçait dans le ciel bleu.

Après sa mort, j'ai longtemps eu la sensation qu'il n'existait plus rien de lui. Plus rien pour faire reposer le souvenir, pas même des gens à qui parler de lui. Et puis j'ai retrouvé ces trois photos dans le tiroir, ces trois visages un peu tristes, un peu étonnés aussi, dont on ne sait trop s'ils sont confiants ou bien simplement fatalistes. Ces trois visages qui semblent encore interroger l'avenir...

J'avance dans l'hiver  
à force de printemps.

C.-J. DE LIGNE

## La différence

Entre le matin et le soir  
Si légère est la différence  
Juste assez pour s'apercevoir  
Que mon ombre a changé de sens.

Entre le printemps et l'automne  
Plus sensible est la différence  
Des jours retournés au silence  
Et déjà l'été m'abandonne.

Entre l'enfant et le vieillard  
Monstrueuse est la différence  
Mais de ce matin à ce soir  
Si brève a passé l'existence.

Jacques CHARPENTREAU

*Ombres légères*

éd. La Maison de la poésie



Qui chante pendant l'été  
danse pendant l'hiver.

ÉSOPE

## Poètes vos papiers

Inventeur de mots acoquinés  
Wifi de la conjecture  
Traîneur de bottines à talons hauts  
Écrivaine de lettres sur du papier  
Celle-là même  
Je suis cette femme  
qui met les mots à la suite  
ou qui les empile  
Créatrice-créateur parfois gestatrice  
Comme Léo Ferré,  
je me suis envoyé du Waterman  
Deux fois  
Je fais dans le dico et l'encyclopédie,  
dans le dictionnaire des synonymes,  
dans le Who's Who des inconnues  
On m'appelle x, on m'appelle ex  
Next impair et passe  
Je rêve de dictionnaire de javanais,  
d'expressions grandiloquentes ou rigolotes  
Les phrases,  
elles me sortent de partout  
J'peux pas les empêcher.  
Elles enroulent mon poignet  
On file droit en Inde s'imaginer Brahmane  
à temps complet,  
poète-brahmane des temps contemporains  
Ce que je préfère  
c'est les noms communs,  
les substantifs  
comme il est dit dans les manuels  
Les adjectifs,  
je les respire, ils donnent du détail  
Prêtresse des étoiles  
Je déterre des poèmes  
que j'ai enfouis dans d'autres vies  
Dépression en partance pour ailleurs  
Je file la veine et télécharge Littré  
J'ai pétié l'écran,  
à la place j'ai mis une feuille blanche  
Dans mon sac à main,  
y a toujours de quoi écrire  
J'ai du nez, je blaire que ce qui se respire  
J'écris pas pour faire joli  
Je martèle le Clairfontaine avec  
l'alphabet et ma réserve de mots  
Je crée mes créatures  
J'expressionne de l'impression  
J'tamponne du Tampax  
Je lèche le timbre et j'oblitére  
T'es timbrée  
Y a plus que ça à faire  
Signes tracés sur papier blanc,  
même quand il est pas blanc,

je me vautre dans l'idéogramme  
et le phonogramme  
Les idées me reviennent  
Je sais y faire  
Je me laisse aller  
Ça coule tout seul, façon miel  
Phrases melliflues, mots sonorisés et  
pétillants  
Je dis Champagne... pour plus tard  
Muse t'es là  
Dans d'autres existences,  
on t'appelle « l'ange à ma table »  
Je pense à Éluard,  
je pense à René Char  
J'verse dans le vers libre  
Dans le rhizome, la ritournelle  
Je poétise, je poésite pas  
Dans ma main, j'ai engrangé pour  
longtemps  
Je suis du genre picaresque  
dans mes vingt mètres carrés  
Je crève la dalle comme beaucoup  
Pour continuer  
je fais comme tant d'autres ont fait,  
font et feront  
J'me mets les bracelets  
Je deviens une putain de la Littérature.  
Pour elle, j'ai tout donné  
comme pour deux hommes  
qui me tarabustent  
Pour écrire faut du biscoto  
Un muscle planté dans le crâne,  
un autre dans le bide  
et faudrait pas oublier  
celui qu'est dans le cœur  
J'm'essaye aux images  
Le verbe suinte  
Et je récolte sa transpiration  
Elle est verte.  
Une petite branlette  
pour commencer la journée,  
à quatorze heures il va s'en dire.  
Avant c'était pas la journée, c'était le KO  
J'me moque des règles,  
je provoque dans l'inspiration,  
dans la crapulerie,  
je vole du rythme à Léo qui Ferre haut.  
Merci Léo pour les Watts.  
Poètes vos papiers !  
Ce texte pour les poètes qu'écrivent pas.  
J'en connais deux.

Isabelle BUISSON

## Le temps qu'il me faut

par Sylvie HÉROUT

CE SERAIT un temps consacré à ne pas  
faire, à ne pas dire, à ne pas produire.

Un temps passé à rien, un temps où  
qui perd gagne.

Ce serait un temps dilapidé à tort et  
à travers, un temps gâté, un temps pour  
oublier.

Ce serait un temps pour l'imprévu,  
un temps pour la rencontre.

Ce serait un temps offert au vent  
qui embobine, au couchant qui invite,  
au soleil qui exauce.

Ce serait un temps soustrait à la nuit  
comme au jour, un temps de l'entre-  
deux.

Temps offert au cahier du matin, au  
stylo de toujours, quand la main court  
comme elle veut, traçant ce qui passe  
là, en ce temps d'avant le temps qui  
compte, celui du quotidien.

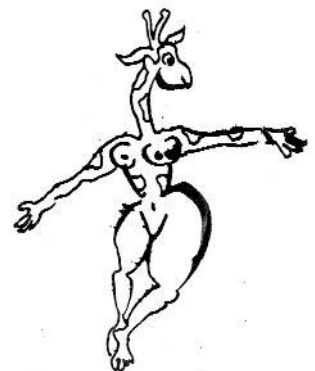
Un temps où n'importe quoi s'écrit,  
bribes de rêves, fragments du jour  
passé, humeurs de l'instant...

Ce serait le temps revendiqué, du  
temps laissé au temps.

Ce serait le temps volé aux autres,  
quand l'œil bascule et que l'oreille  
s'éclipse, que la pensée s'absente vers  
un ailleurs qui les ignore.

Ce serait le temps du flou dans  
l'agenda, le temps de l'inaccompli,  
le temps du rêve.

Ce serait mon temps écrit, jusqu'au  
jour où ce sera mon heure, qui ouvrira  
l'espace du temps d'après le temps,  
celui du temps immobile qui viendra...  
en son temps.



TOUT D'ABORD, ça n'avait été qu'un bruit qui court, une rumeur sillonnant les rues, un bouche à oreille certifié conforme par quelqu'un qui connaît quelqu'un qui connaît quelqu'un, enfin la nouvelle avait envahi la cour de récréation et s'était infiltrée dans les salles de classe, du CP au CM2, s'insinuant entre les tables et gonflant les rangs de murmures entendus. Les plus hardis, qui avaient osé demander à Monsieur Mandel, notre maître, si c'était vrai que c'était vrai, et qui avaient reçu une gifle en guise de confirmation, portaient fièrement sur la joue la marque rouge qui authenticifiait l'information : le Général de Gaulle allait venir dans notre ville.

Dans tous les coins stratégiques de l'école, sous le préau, dans le garage à vélos, près du local à poubelles de la cantine, dans les cabinets au fond de la cour, bien protégés des regards inquisiteurs des maîtres par l'odeur, des groupes se formaient, se défaisaient, se recomposaient, et les échos des conversations animées se répondaient, s'invectivaient, se contredisaient ; chaque phrase était hurlée comme une surenchère, dans l'urgence, avant la cloche qui viendrait museler les débats. La venue du grand chef de la France Libre imposait les thèmes de discussion, et chacun avait une histoire de guerre à raconter ; ils avaient tous dans leur famille, dans leur entourage proche, quelqu'un qui s'était illustré d'une façon ou d'une autre comme soldat, comme résistant ; ils faisaient apparaître des héros comme un magicien sort des pigeons de ses manches ; chacun avait l'anecdote un rien plus croustillante que celle du voisin ; mais celui qui pouvait se prévaloir d'un héros mort devenait un héros lui-même.

Moi, j'écoutais en silence toutes ces histoires. Je soupçonnais vaguement que certaines d'entre elles étaient arrangées, améliorées, mais je les croyais ; je me forçais à y croire pour bien nourrir ma rage, parce que, moi, je n'avais rien à raconter.

Pas de héros dans la famille, même par alliance ; pas de grand-père, pas de

père, pas d'oncle, pas d'ami, pas de voisin, pas de vague connaissance qui ait accompli le plus petit acte héroïque digne d'être narré. Pas de soldat mort pour la France, pas même un déserteur, pas de résistant, de FFI, de FTP, pas de porteur de message, pas de passeur de parachutiste anglais en zone libre, pas de poseur de bombe, pas de dérailleur de train, pas de franc-tireur embusqué, pas de mineur de moral de troupe ennemie, pas d'otage pris au hasard dans la population et fusillé pour l'exemple ou par mesure de rétorsion. Mais pas de collaborateur non plus, pas de chemise noire, pas de collusion avec l'occupant, pas de délateur, de dénonciateur, pas de marchand au noir, pas d'enrichi de circonstance ; pas de femme tondue, même pour rien, même par erreur, même par méchanceté, même par plaisir, même pour rire ; pas de résistant de la dernière seconde ; pas de gentil, pas de méchant, rien. Les miens avaient vécu la guerre sans s'en soucier, presque sans s'en douter, comme si elle avait eu lieu dans un autre endroit, dans une autre rue, un autre quartier où l'on ne va jamais, chez les autres. Ils avaient passé la guerre comme d'habitude à travailler, à s'occuper sans bruit, à chercher de quoi manger, comme des pauvres.

À cause d'eux, je n'avais rien à raconter. À cause d'eux, j'étais réduit au silence. Bien sûr, j'aurais pu inventer moi aussi, m'inspirer des films de guerre que j'avais vus au cinéma ; mais pour une fois je ne voulais pas mentir ; pour une fois j'aurais voulu du vrai, de l'authentique, du prouvé, de l'incontestable, du certifié historique, du gravé sur le monument aux morts.

Alors, je haïssais le Général de Gaulle. D'une haine d'enfant, sourde, impuissante, qui étouffe le corps

## Vive le Général de Gaulle

par Jean-Pierre MESNARD

d'une rage saturée d'aigreurs. Il n'avait rien pour moi du grand chef militaire ; je le trouvais ridicule en tout point : sa taille, tout d'abord, cet immense corps informe que je devinais mou, qui dépassait largement au-dessus des autres et qui le faisait ressembler à un géant de foire ; cette moustache grotesque, à la fois petite et drue sous le nez en patate ; l'uniforme, mal taillé pour ce corps impossible, qui paraissait toujours trop court, même aux bonnes mesures, toujours trop propre, avec les plis bien marqués, bien droits, bien repassés – un uniforme qui ne s'est pas roulé dans la poussière, qui n'a pas traîné dans la boue, qui n'a pas épongé de sueur, pas bu de peur –, le képi enfin, l'attribut le plus risible du monde militaire, qu'il portait comme une casserole. Non, vraiment, l'habit militaire ne lui allait pas du tout ; sur lui, il faisait carnaval, panoplie, incomplet aussi. Il manquait bien des choses : le pistolet surtout ; un soldat sans arme, ça n'est pas un soldat ; ou alors un soldat vaincu, un soldat prisonnier. Et puis un général, c'est couvert de médailles, comme les généraux russes ; voyez un général russe, ça plie sous les médailles, ça croule sous les honneurs ; un général russe, ça déborde de gloire. Un général doit être couvert de décorations ; un général décoré, c'est un général qui gagne des batailles, c'est un général qui gagne des guerres, qui gagne LA guerre. Notre général à nous, le Général de la France, il n'avait rien de tout cela. Le Général de Gaulle, il n'avait même pas une tête de héros. Au cinéma, dans les films de guerre, les soldats ont tous des têtes de héros, des têtes à gagner la guerre ; ou bien des têtes d'ennemi, des têtes de traître. Le Général de Gaulle, ça n'était pas un vrai général, il n'avait pas une vraie tête ; ou plutôt, il avait une tête d'avant, du temps

du cinéma muet, où les personnages tressautent et marchent d'une façon agitée et saccadée, ridicule. Et puis on ne l'a jamais vu à la tête d'une troupe, sur un champ de bataille. John Wayne, lui, oui. John Wayne, dans *Le Jour le plus long*, il saute en parachute avec tout son bataillon, il se casse la cheville en atterrissant, il a mal, on voit bien qu'il souffre, mais il ne pleure pas, il ne va pas à l'infirmerie, il n'a pas le temps pour ça, il est trop courageux, il a la guerre à gagner ; alors il demande qu'on lui remette sa chaussure, qu'on la serre bien fort, et il dit « En avant ! », et tous ses hommes le suivent, électrisés par son courage. Et Robert Mitchum, dans le même film, il patauge dans l'eau sans avoir peur de se mouiller, il se roule dans les barbelés sans avoir peur de se faire engueuler par sa mère, il court sur le sable, il zigzague entre les cadavres, il fait de grands gestes, il crie : « Faites-moi sauter tout ce bordel ! », il se jette derrière un rocher pour éviter un mortier ; il pourrait rester là, à l'abri, en attendant que ça passe, laisser les autres faire, mais non, déjà il repart, il pousse ses troupes : « Il faut absolument passer sinon on va crever sur cette plage ! », et ils passent, et Robert Mitchum est content, il est fier de ses hommes ; et pendant tout ce temps, il n'a pas lâché son cigare. Quand enfin la dune est prise, le cigare est en miettes d'avoir été mâchouillé, éventré comme s'il y avait eu un pétard dedans ; Robert Mitchum renonce à le rallumer, il le jette, en prend un autre, un tout neuf, bien long, un qui doit avoir bon goût, parce qu'on le mérite, parce qu'on a gagné la bataille ; et il le tétouille à vide, l'air satisfait, puis il s'installe dans une jeep, à côté du chauffeur, et craque une allumette, « En avant p'tit gars, fais-moi monter là-haut. » A-t-on vu le Général de Gaulle accomplir un seul de ces exploits ? A-t-il jamais été blessé comme Richard Burton ? Richard Burton, il est couché au pied d'un muret, la tête appuyée contre une borne kilomé-

trique ; il a une grave blessure au ventre, ça lui fait une grosse tache grise sur sa chemise parce que c'est en noir et blanc, mais on voit bien que c'est du sang et qu'il y en a plein ; il sait qu'il va mourir mais il s'en fiche parce qu'il a rempli sa mission, il a tué plein d'Allemands, il y en a plein autour de lui, qui sont morts ; il va mourir mais il plaisante ; il dit que c'est rien, il demande juste une cigarette ; ça le fait tousser et quand il tousse il a mal ; mais il sourit quand même ; il va mourir mais il s'en fiche parce que le film est bientôt fini et qu'il meurt en héros. Le Général de Gaulle a-t-il seulement déjà tiré un seul coup de fusil ? Il paraît qu'il était dans les chars ; qui l'a vu sur un char ? Pas moi, en tout cas. Yves Montand, oui, on l'a vu, je l'ai vu, dans *Paris brûle-t-il ?* Et d'autres avec lui : Kirk Douglas, Glenn Ford, Anthony Perkins ; ça, c'étaient de vrais héros. Et des Français aussi, même si les Français sont moins courageux que les Américains : Michel Piccoli, Bruno Cremer, Daniel Gélin ; et Alain Delon qui fait Chaban-Delmas, ça a tout de même plus d'allure que le vrai Chaban, avec sa voix de canard. Le Général Leclerc, c'est Claude Rich qui le fait ; il lui ressemble bien, mais en mieux. Pour de Gaulle, on a pris un figurant, même pas un acteur, juste un type inconnu qui, si ça se trouve, ne sait même pas jouer, qu'on voit de loin, qui ne fait rien. À qui on demande juste d'être là et de ressembler vaguement au Général. Sinon, de Gaulle, à la fin du film, on le voit en vrai, dans des images d'archives, de mauvaise qualité, qui ne font pas du tout vrai dans le film. Pourtant, c'est bien lui, de Gaulle, qui marche au beau milieu de la rue, avec tous ses compagnons ; maintenant il est là, quand la bataille est gagnée, et il parade en saluant la foule avec des gestes ridicules. Qu'un coup de feu claque alors, et tout ce beau monde se disperse en panique, se jette ventre à terre, se planque ; et de Gaulle avec eux ; de Gaulle comme les autres, comme tout le monde.

Cette voix qu'il avait, aussi. « Paris ! Paris outragé ! Paris brisé ! Paris martyrisé ! mais Paris libéré ! libéré par lui-même, libéré par son peuple avec le concours des armées de la France, avec l'appui et le concours de la France tout entière, de la France qui se bat, de la seule France, de la vraie France, de la France éternelle. » Cette voix chevrotante, cette voix d'un autre temps, d'une autre époque, pas la voix de mes héros de cinéma ; cette façon de dire « la France », comme si c'était la sienne.

Je savais bien que j'étais injuste de haïr à ce point le Général de Gaulle. Je savais bien qu'il fallait un grand chef et qu'il devait rester en arrière pour commander, pour donner les ordres, pour décider, pour encourager. Je savais bien que les grands chefs ne pouvaient pas passer leur temps à aller se faire tuer en première ligne ; parce que, sinon, c'est la pagaille, et c'est comme ça qu'on perd les guerres. Mais j'étais furieux que les miens n'aient pas répondu à son appel, je lui en voulais de ne pas avoir su se faire entendre d'eux, à cause de lui je n'avais pas d'histoires vraies à raconter ; rien que des histoires de cinéma qui, à ce moment-là, n'intéressaient personne. Personne n'avait envie, à ce moment-là, d'entendre mes histoires, et comme je n'avais rien d'autre à raconter, je n'intéressais personne.

Aussi lorsque, la veille du jour tant attendu, Monsieur Mandel, notre maître, avait dit : « Demain, nous ne ferons pas classe comme d'habitude ; nous consacrerons la journée au Général ; le matin nous parlerons de lui et de tout ce qu'il a fait pour nous, et, l'après-midi, nous irons tous l'accueillir et l'honorer comme il se doit », je croyais avoir trouvé là l'occasion de me dispenser d'école. Mais Monsieur Mandel, notre maître, comme s'il avait entendu mes pensées ou comme s'il avait bien noté que ma joie n'était en rien à l'unisson de celle des autres, avait ajouté : « J'ai dit TOUS. »

(À suivre.)

IL EXISTE à l'université de Durham, dans le nord-est de l'Angleterre, un groupe d'étudiants qui aiment la poésie. Ces jeunes gens publient une revue intitulée *The Grove*, « Le Bosquet », laquelle rassemble quelques œuvres poétiques choisies d'auteurs modernes, des morceaux en traduction, et une partie consacrée au *Student Writing*, les « Écrits d'étudiants ». Pas mal !... C'est cette section qu'il m'est agréable de feuilleter, parce que, outre le plaisir de la lecture, elle permet de jeter un regard sur le mode d'expression de jeunes Britanniques âgés aujourd'hui d'une vingtaine d'années. Un chapeau de la Rédaction du N° 7, d'octobre 2009, précise :

« Ce mois-ci, *The Grove* a été inondé de textes magnifiques. Comme l'a dit un jour Leonard Cohen : « La poésie n'est que l'évidence de la vie. » Cela fait plaisir de savoir que vous êtes aussi nombreux à être vivants et à écrire des poèmes ! »...

On peut dire : l'avenir est assuré. Mais la première constatation que je ferai est que ces jeunes Anglais n'ont pas trop l'air obnubilés par des formes, disons « américanolâtres », comme le *slam*, ou des déhanchements à illusion « poétique », comme le sont souvent leurs équivalents français dont le regard et la sensibilité restent figés sur New York dans un violent désir d'imitation exotique et servile. Leur goût les porte vers une écriture personnelle, mais parfaitement compréhensible. Sans doute le fait d'être et d'écrire anglais les dispense-t-il de jouer les colonisés en mal de modèles...

Ma seconde constatation est qu'ils ont conservé de leurs prédécesseurs le sens des images. Ces jeunes gens ne paraissent pas non plus hantés par les déconstructions de toutes sortes, les gym-

## Un « bosquet » de bois vert

par Claude DUNETON

nastiques cérébrales pourries de post-surréalisme qui sont souvent le lot de nos compatriotes. Pour donner une idée, j'ai traduit – insuffisamment

sans doute ! – le premier poème venu, fourni par une étudiante inconnue qui s'appelle Alicia Lewis – impression d'une petite ville côtière :

### Aldeburg



L'estuaire vert grisé  
Havre de tranquillité  
Nuées caressantes d'orage sur la mer silencieuse  
Debout sur mes jambes je me remémore une époque  
Que je n'ai jamais vue  
À danser sur le mur du quai, sautiller  
D'un pied sur l'autre entre les dents du dragon  
La ville fantôme endormie en dessous.  
Les vagues ne pourront jamais dire  
Pourquoi les vieillards ont le regard fixé  
Sur la ligne bleue foncé de l'horizon  
Et se remémorent un temps qu'ils ont trop bien connu.

La brise marine farafolle  
Dans mes cheveux, mes pieds sont douloureux  
D'avoir déplacé des galets sur la plage.



Le bateau de pêche peint en bleu ciel gît à l'écart sur la grève  
Comme une beauté expirante au bord de la piste de danse  
Il voudrait de tout son désir  
Une nouvelle chance de bondir  
Et glisser sur les flots des mers d'antan.  
Je lance à tour de bras un caillou dans la mer  
Tâchant de garder en mémoire  
L'endroit exact où il disparaît.  
La lumière baisse, irréaliste  
Les mouettes maintenant m'appellent  
Vers quelque séjour inaccoutumé

Je perds mes chaussures et brave  
L'eau glacée, saisissant enfin,  
Perdu sous l'écume salée, le moment.

Alicia LEWIS

*The Grove*, N° 7, oct. 2009  
grove@durham.ac.uk

### Soutenez l'édition et la librairie indépendantes

Adhérez à notre association La Lucarne des Écrivains

Pour tout renseignement  
s'adresser à Catherine Neykov  
13, square Charles Laurent  
75015 Paris  
catherine.neykov@wanadoo.fr

| conditions d'adhésion |        |
|-----------------------|--------|
| membre fondateur      | 1000 € |
| membre bienfaiteur    | 500 €  |
| membre adhérent       | 100 €  |

Pour adhérer,  
pensez à indiquer  
vos coordonnées :  
adresse postale,  
courriel et tél.



UN PRODUIT industriel existe intégralement en pensée avant de devenir un objet. Sauf dans le cas d'une erreur de calcul ou d'un dysfonctionnement de la machine servant à le fabriquer, cet objet est strictement conforme à ce que l'on a prévu qu'il soit.

La situation est différente quand il s'agit de la production d'un artisan ou d'un artiste. L'artisan a bien, dans l'esprit, l'idée de ce à quoi il veut aboutir. Le produit auquel il s'attachera a été mis au point par d'autres le plus souvent. Cet artisan se contente de répéter, ne se distinguant de l'industriel que par une mécanisation et une ampleur de la production moindres.

Cependant, vont intervenir des éléments comme le fil du bois, le grain de la pierre, la température ambiante, parfois le hasard ou d'autres impondérables. De ce fait, les objets se ressemblent sans que s'y retrouve pourtant l'extrême conformité des produits industriels. On y sent déjà la main de l'homme, et en cela réside une part de leur attrait.

Que l'artiste soit toujours, à la base, un artisan, est un lieu commun sur lequel il n'est pas utile de s'attarder. Le véritable artiste se distingue de l'artisan par ce qui sépare la fabrication de la création. Le créateur n'a pas entièrement dans l'esprit l'œuvre qu'il se propose de réaliser. Un peintre, par exemple, quand il attaque un tableau sait bien, d'une façon schématique, vers quoi il se dirige : un portrait, un paysage, une nature morte ou une toile abstraite. Mais il n'a pas en pensée l'œuvre finie. Le tableau va se faire en se faisant. Ce qui conduisait Balzac à dire que le peintre ne doit méditer que les pinceaux à la main.

Cela apparaît bien grâce aux techniques modernes qui permettent de radiographier un tableau et de montrer que, chemin peignant, l'artiste a ici supprimé un personnage, là ajouté une cruche. Le processus est souvent bien plus minime, telle touche en appelant une autre. Le film de Clouzot sur Picasso permet de prendre cons-

science de ce caractère exploratoire de la création.

Quand l'artiste fatigue, il lui arrive de régresser vers l'artisan. Dans sa période créative, parfois brève, tel peintre a mis au point une formule. Le reste de sa vie, ses œuvres vont tellement y ressembler qu'elles donnent le sentiment de sortir d'un moule à gaufres. Picasso, homme du perpétuel renouvellement, exprimait cela d'une façon imagée, disant en substance : Certains artistes ont réussi, dans leur jeune âge, une jolie tartelette et, toute leur vie, ils vont refaire la même tartelette.

Cela vaut pour la littérature. Stendhal pensait que l'on va d'autant plus loin que l'on ne sait pas où l'on va. Se lançant dans un roman, il avait bien une idée, un axe, mais il avançait sans avoir jamais été capable de faire un plan ou, s'il en avait fait un, de le suivre. Même ceux qui élaborent des plans précis, comme Zola, s'en écartent. La formule de Racine est connue : « Ma tragédie est faite. Il ne reste plus qu'à l'écrire. » On comprend qu'avant de passer à la versification il ait eu besoin d'une structure. Il y a pourtant fort à parier que la pièce achevée ne fut jamais strictement conforme à la pièce prévue.

On peut, en littérature, distinguer les écrivains « tartelette », qui ont mis au point une forme qu'ils réitérent toute leur vie, et ceux qui, à l'instar de Picasso, cherchent constamment à se renouveler. Gide, par exemple, à chaque nouvelle œuvre, s'ingéniait à décevoir l'attente de son lecteur. Ce lecteur, comme les commerciaux d'ailleurs, souhaite quelque chose « dans le même genre ». Il faut un certain courage pour ne pas répondre à leur attente.

Il existe des artisans qui, au bout d'un certain temps, se mettent à

inventer et entrent de ce fait dans le monde des artistes. À l'opposé, des artistes se fatiguent ou manquent de courage et régressent de ce fait vers l'artisanat.

De là un dilemme pour le créateur : soit exploiter sans faillir une forme qui a réussi, soit – gageure que tiennent les plus grands – rester vivant en prenant le risque de décevoir chaque fois son public.



## Sacré Père Noël !

(chanson façon Renaud)

Le mille-pattes a mis des grolles  
dans la ch'minée  
J'mettrai pas les miennes, tout ça  
c'est d'la fumée  
J'aurai rien  
C'est certain

Le Père Noël est une ordure,  
c'est connu  
D'abord ce mec d'où qu'y vient ?  
Personne n'l'a vu  
C'est du vent  
Ça se sent

Il s'pointe avec ses rennes et  
son traîneau  
Du Grand Nord où il a quitté  
son troupeau  
Ce Lapon  
Est un con

Et les p'tits Africains doivent  
bien rigoler  
De voir c'grand connard barbu  
débarquer  
C'est marrant  
Hilarant

On vous fait prendre des vessies pour  
des lanternes  
Tous ces pourris, ces salauds, ces  
vieilles badernes  
N-I-Ni  
C'est fini !

Chantal LE BOBINNEC

## Alain Robinet

### Collages

Du 4 au 15 janvier 2010

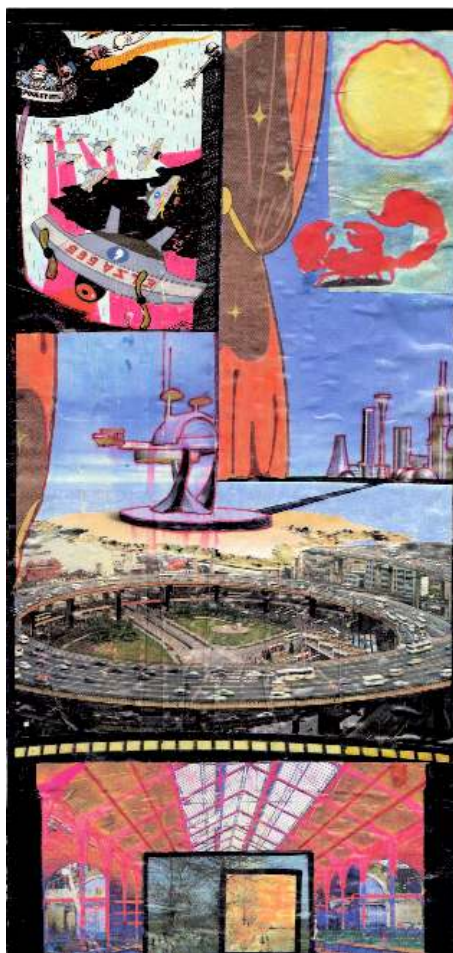
Jalons pour 1 jms AC & 1 tjs +  
Jalons pour un jamais assez  
et un toujours plus

C'est comme si, selon mon mode d'écriture depuis 50 ans, la phonè n'avait pas assez déchiré le tissu du langage dit vernaculaire (de + en + ligneux) par la langue, jusqu'à la glossolalie parfois, ne l'avait pas assez parasité, ni assez para cité, énucléé par polysémies, associations, condensations, allitérations narratives, pour la faire éclater, par bégaiements, de sa bogue.

C'est comme si, tous ces attentats ne suffisant pas, il fallait aller Y voir de + près, Y coller l'œil, aussi que l'oreille & du mot, ses grumeaux, des graphèmes, les gestes, s'attaquer aussi à l'image & de bris en collages s'aventurer durant 3 ans (06/09), en pseudo reporter, dans le champ de la BD pour illustrer cette chronologie.

Alors, de multiplier les supports c'est tjrs mettre + en exergue le supplément de la lettre, l'haletter de l'être & ses possibles projetés : ceux du pneumothorax sur diverses plasticités.

Alain Robinet



Collage, Extrait 2009

des mots dont le sens reste pour moi très approximatif. Évidemment, la poésie se nourrit de ce que la raison ne peut pas saisir, et on n'a pas encore inventé de dictionnaire pour la traduire en mots ordinaires. Mais pourriez-vous quand même m'ôter quelques doutes ?

Q : Phonè = phonétique ? R : Oui.

Q : Vernaculaire = populaire, argotique ? R : Communication.

Q : Ligneux = comme des végétaux ? R : Arbre.

Q : Glossolalie = langage en transes ? R : Écholalies.

Q : Énucléé = dénoyauté ? R : Oui.

Q : Polysémie ? aux sens multiples ? R : Oui.

Q : Bogue = gangue pour des végétaux ? R : Oui.

Q : Graphèmes = signes d'écriture ? R : Signes écrits, traces.

Q : Pneumo-thorax = instrument médical pour assurer une respiration artificielle ? R : La colonne du souffle.

Ne prenez surtout pas ces questions pour une critique. Elles ne sont que la marque de mon ignorance. Mis en haleine par votre texte énigmatique et crypté, j'aimerais voir au + vite les collages auxquels il fait allusion. Une image numérisée pour *La Gazette*, c'est urgent please ! Cordialement.

Marc Albert-Levin

Qu'est-ce t'Y on pis ai-je : à l'1 robe y net futile lait triste ?  
(Question piège : Alain Robinet fut-il lettriste ?)

Raie pons pro bas bleu : Nom. Jeu su Y  
1 nez lait k tronc libre.  
(Réponse probable : Non je suis un électron libre.)

De : robi.net A : zgeraphim.

Date : Jeudi, 10 Décembre 2009 14:14

Le recueil de mes collages est déjà à *La Lucarne*...

Bien à vous,  
A. Robinet

Message d'origine

De : azeraphim

Envoyé : jeudi 10 décembre 2009 11:20

À : robi.net

Objet : À propos de votre texte pour la Gazette de la Lucarne

Bravo pour votre texte dense, très danse. Merci de m'avoir cru capable de le comprendre. Mais il contient

## La dame de l'argonaute

Le 9 décembre 2009, l'artiste Anne-Lan et l'écrivain Claude Duneton étaient réunis dans le cadre de l'exposition des œuvres sur papier d'Anne-Lan, présidente d'une association ayant pour but de faire mieux connaître cette femme exceptionnelle que fut Jeanne Villepreux-Powers.

Elle est née en 1794 à Juillac en Corrèze et y est morte en 1871. Claude Duneton lui a consacré un livre paru en 2009 chez Denoël, intitulé *La Dame de l'Argonaute*.

S'appuyant sur les documents réunis par Claude Arnal qui fut le premier à s'attaquer à la réhabilitation de cette femme oubliée, Claude Duneton a fait un travail de recherche, historique et langagière, qui lui a pris deux ans. Avant de devenir une naturaliste de renommée internationale, inventeur de l'aquarium et pionnière dans l'observation de la faune marine, Jeanne Villepreux était une jeune paysanne corrézienne qui vint à Paris à pieds. Elle fut d'abord brodeuse et son talent dans ce domaine lui valut

de rencontrer un Irlandais de la noblesse qu'elle épousa. Lui-même voyageur, il eut la noblesse de lui donner la liberté dont elle avait besoin pour ses travaux.

Originaire de Corrèze, comme Jeanne Villepreux et comme Anne-Lan, Claude Duneton s'est servi d'une abondante documentation sur cette époque pour décrire, à la façon d'un roman picaresque, le parcours peu ordinaire de cette fille de cordonnier dont le nom fut donné, en 1997, à l'un des cratères de Vénus.

Dans *La Dame de l'Argonaute*, on retrouve la préoccupation de Claude Duneton pour le langage. Dans un autre de ses ouvrages, *La Puce à l'oreille*, lequel explicite des expressions françaises usuelles mais dont on ignore souvent l'origine. Par exemple lorsque la petite Jeanne (que l'on appelle encore Lili) manque de se faire renverser par une diligence dans une rue parisienne, Frère Hyacinthe, le religieux qui pieusement, l'escorte, lui dit : « *Ce n'est pas*

*pour rien que l'on dit "rouler à tombeau ouvert !" ».*

Pourquoi ce titre ? Parce que Jeanne s'intéressait aux coquillages, fossiles aussi bien que vivants, et notamment à « l'argonaute argo ». Ce mollusque suscitait des débats parmi les scientifiques à l'époque : elle prouva que l'argonaute sécrétait bel et bien lui-même sa coquille et ne l'habitait pas, comme on l'avait cru, à la manière d'un bernard-l'ermite.

Jeanne Villepreux et son mari partirent vivre en Sicile où elle fit paraître en italien deux ouvrages. L'un était consacré à l'histoire naturelle de l'île et l'autre était un guide pour la Sicile, réédité en 1995.

Au cours de la soirée, Claude Duneton, qui parle l'occitan, a fait remarquer que l'italien n'avait pas dû présenter de grandes difficultés pour Jeanne. Il s'est déclaré partisan de la conservation de l'occitan, riche réservoir, pour ceux qui l'ont parlé dans leur enfance, de leur histoire et de leur imagination.

## Les soirées littéraires de La Lucarne

Animées par ARMEL LOUIS, à partir de 19 h 30

SAMEDI 19 DÉCEMBRE 2009

**Concert avec le groupe Bucolic**  
Chants traditionnels et musiques  
d'Europe du Nord.

MERCREDI 6 JANVIER 2010

**Vernissage de l'exposition d'Alain Robinet**  
À 19 h 30 conférence de Jean-Pierre Bobillot  
« Typologie de la poésie sonore ».

JEUDI 7 JANVIER 2010

**Présentation des éditions « Ficelle »**  
par Vincent Rougier.

JEUDI 14 JANVIER 2010

**Présentation de Charles-Louis Philippe  
et d'Alain-Fournier**  
par Pierre Lachasse et Claude Herzfeld.

VENDREDI 15 JANVIER 2010

**Présentation des écrivains Nora Chaouche  
et Aïssatou Diamanka**  
avec Claude Duneton.

SAMEDI 16 JANVIER 2010

**Spectacle musical et poétique**  
avec l'écrivain Cécile Oumhani.

La Lucarne des écrivains, 115 rue de l'Ourcq, 75019 Paris. Tél. : 01 40 05 91 29.

# La famille Nanar au pays des cataclysmes

par Pierre MERLE

JE PRÉFÈRE vous le dire tout de suite, rien ne vous sera épargné. Et, dans le fond, ce sera bien fait pour vous. Vous n'aviez qu'à pas y aller. Je sais de quoi je parle, puisque moi, je me suis fait avoir. Moi qui, pourtant n'aime pas du tout ce genre-là... Et pourquoi, dans ce cas, y suis-je allé, me direz vous ? « Bonne question ! », vous répondrai-je, car c'est comme cela qu'on répond, ces temps-ci, quand on n'a rien à répondre. Mais si vous vous mettez à me cuisiner et que je sois dans l'obligation de donner une bonne raison, eh bien je finirai par vous avouer que, simplement, j'avais envie de spectacle. Ou plutôt que j'avais envie de voir du spectaculaire. D'en prendre un peu plein les mirettes, quoi ! Mais, suis-je bête, j'ai oublié de vous dire de quoi je parle !... Je parle de cinéma. Moi, je ne suis pas ce qu'on appelle un cinéphile. Je suis juste quelqu'un qui aime bien le cinéma. Il y a là plus qu'une nuance. Alors, comme j'aime bien le cinoche, j'y vais pas mal. Et quand j'en ai marre de voir des comédies à la mords-moi-la-couette ou des polars à la mords-moi-le-gyrophare, il arrive que j'aie envie de me faire un film où ça bouge, un peu comme un gars qui en a marre de bouffer des nouilles à l'eau va se précipiter d'un seul coup d'un seul sur un plat de piments rouges au vinaigre, juste histoire de se souvenir qu'il a encore des papilles et que celles-ci sont bien en état de marche. C'est

comme ça que, un soir de ce début décembre, j'ai fini par me retrouver, bien calé dans un fauteuil, à regarder *2012*, le dernier film cataclysmo-apocalyptique de Roland Emmerich, roi des effets spéciaux depuis *Independence Day*, *Godzilla* (sorte d'adaptation contemporaine, si l'on veut, de *Si tu voulais chatouiller mon lézard*) et quelques autres. On y voit un gars échapper, avec sa famille sous le bras, à la fin du monde qui, comme vous le savez, est prévue pour dans trois ans, très exactement le 21 décembre 2012. Les Mayas l'ont prédit. Et si les Mayas l'ont prédit... D'ailleurs, il n'y a pas qu'eux ! Nonosse (Nostradamus) en personne, qui est dans tous les coups, y serait aussi allé de sa prophétie. Autrement dit : pas de la gnognote ! En tout cas, je vous le disais, rien, dans le film, ne vous est épargné. Il a dû faire une liste des ingrédients, le Emmerich, et cocher au fur et à mesure pour bien voir si tout y était, s'il n'avait rien oublié, comme moi quand je vais faire mes courses au Franprix d'à côté. Il y a donc le héros, un romancier qui lâche son ordinateur et prend les choses en mains peu après l'apparition de la première crevasse suspecte devant chez lui, l'épouse éplorée mais courageuse, au maquillage impeccable malgré le tumulte et les éléments soudain déchaînés, leurs deux gosses horripilants au possible,

l'ermite fou qui crie dans le désert, un clone de Philippulus le Prophète (voir Tintin, *L'Étoile mystérieuse*) qui, dans les rues, invite à une repentance générale et sans délai avant qu'on passe tous à la trappe, etc. En plus, il y a un gars qui, au début, se viande en bagnole contre le même pilier que la princesse Diana en 1997 ! Fallait le faire ! Ajoutez à cela un pathos bien lourdingue avec double ration de morale assaisonnée au politiquement correct d'appellation contrôlée, tandis que, *vraoummm* !, ça pète les flammes de partout, *plaouff* !, v'la la Californie qui fait de l'apnée sous le Pacifique, *craaaaaac* !, la route qui s'effondre juste derrière la famille Nanar qui n'en finit pas de fuir, à pied, en voiture, en hélico, en avion, en tout ce que vous voudrez, puis que se déchaîne, en apothéose, le tsunami le plus impitoyable qui se puisse concevoir, du moins sur ordinateur. Et si je vous fais grâce d'une fin qu'on dit biblico-hollywoodienne, ce n'est pas, vous l'avez bien compris, pour vous inciter à aller la découvrir vous-même, mais parce que je suis sorti avant. J'ai soudain eu le sentiment que deux heures passées à feuilleter sur grand écran un catalogue d'effets spéciaux, ça suffisait. Que ce soit au premier, au deuxième, ou au dixième degré. Pour le reste, au-delà du navet, veux-je dire, eh bien... décembre 2012, c'est donc dans trois ans, autant dire demain. Vous pouvez toujours déclencher le compte à rebours si ça vous chante, et préparer vos caméscopes, à tout hasard, histoire de voir si... Et en attendant :

BULLETIN D'ABONNEMENT à retourner à :

Catherine NEYKOV (La Lucarne des Écrivains) 13, square Charles Laurent  
75015 Paris

nom..... prénom.....

adresse.....

ville..... code postal .....

courriel .....

tél.....

☐ Je m'abonne pour un an à la *Gazette*, soit 25 €.

Ci-joint un chèque de..... libellé à l'ordre de La Lucarne des Écrivains.

Joyeux Noël 2009 !



ISSN 2101-5201

*La Gazette de la Lucarne*

rédaction et administration

32 av. de Flandre, 75019 Paris

ancêtre délégué : Jordan Le Nolain

illustrateur : Jean-Jacques Grand

fée rédactionnelle : Gisèle Joly

lalucarnedesecrivains@alicepro.fr